L'ARCHE *Editeur*

Elfriede JELINEK

Les Adieux

Traduit par
HOFFMANN / LITAIZE

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Les Adieux

de Elfriede Jelinek

traduction de Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize
(janvier 2001)

Les Adieux

(Quelques jolis garçons, les visages maquillés en un éternel sourire, vêtus de barboteuses bouffantes, entourent un homme qui a, lui aussi, dessiné sur sa bouche un éternel sourire et s'adresse aux garçons. Avec un sourire qui n'est ni grotesque, ni clownesque, mais vraiment joli, quoique légèrement inquiétant, les garçons répandent des pétales de fleurs sur l'homme. Si cela revient trop cher d'engager des garçons, on peut aussi lancer les pétales depuis les cintres. Non, des filles ne conviennent pas. Chaque garçon interpellé se tourne vers le récitant du "Monologue de Haider" en prenant une attitude méditative et mélancolique dans laquelle il se fige un moment. On peut aussi faire tout autre chose. Ils peuvent aussi bien tous porter des culottes de peau, cela m'est égal. En outre pourrait se joindre à eux une pythie ou quelque Grec en chiton qui aiderait le récitant et dirait le texte avec lui quand il s'arrête ou a perdu le fil.)

La confiance, nous la chassons du pays, car nous sommes forts! Non, pardon, la confiance, nous l'apportons, le corps léger comme une plume. Quand nous nous regardons, la peur soudain se fait petite. On peut se fier à nous comme à la mort: et maintenant nous voilà! Où? Quand? Nous ne le savons pas encore au juste, mais qu'importe, non, nous ne sommes pas partout les bienvenus, mais chez les braves gens qui refusent d'être violentés dans leurs lits, là, oui. Le venin des écrivaillons s'égoutte en vain sur le sol. Ils répandent des mensonges qui polluent champs et blés. Nous, nous dansons la polka, la tyrolienne, la ronde - tout, sauf le boogie, ah ça non! - tandis que le ciel insouciant nous envoie neige et soleil. Pour nous enlacer. Nous ne fuyons pas, nous prêtons l'oreille à la voix de la patrie, de nos parents - de notre père bien-aimé surtout . Le pays nous appartient, après cette longue et heureuse traversée où notre étrave fendit les vagues de hurlements qui s'élevaient en vain devant notre proue. La colère des

écrivains, leur poison ne nous arrêta pas, nous sommes revenus, revenus, les citoyens n'étaient-ils pas réunis tous ensemble et notre procès ne se termine-t-il pas dans la joie! Et nous voilà! Nous sommes venus à point nommé, d'ailleurs ne nous a-t-on pas appelés? Rien de ce que nous ferons ne sera tout à fait faux, rien ne sera tout à fait juste, et rien ne sera dangereux. Tout sera comme toujours, sauf que nous apportons l'urne rouge de sang. Le guerrier ne sera pas seul à saigner sous la lance, tous ils devront saigner, verser disons, quinze pour cent de leur sang, enfin non, pas tant que ça, un peu moins peut-être. Certains même beaucoup moins. Nous n'aurons pas à nous défendre. Nous aurons constamment à nous défendre. Qu'importe. Les reproches ne nous atteindront plus. L'eau jaillit, si jolie, les maillots de bain nous appellent, les planches à voile taillent les vagues, nous n'avons plus à nager entre deux eaux, nous surfons sur les crêtes, et pour toujours. Les gars, c'est formidable! Quelqu'un veut-il gagner le large? Nous, nous, avec joie! La porte est grand ouverte! Nous avons eu des torts, mais à présent on nous donne raison. On nous a élus. Nous jurons que ce n'était pas nous, et hop, passez muscade, ce n'était vraiment pas nous. Notre nouvelle loi ne viole aucun règlement, pas question de tout bouleverser à partir de cet instant! Le monde ne sortira pas de ses gonds. Il sera exactement comme toujours, mais plus ouvert, plus libre. En revanche, totalement fermé à d'autres. On ne nous la fait pas. La mort appelle la mort. Meurtres anciens. Meurtres récents. Pas de meurtre du tout. Qu'importe. L'ignominie du meurtrier lui vaut aujourd'hui les honneurs! Braves gens! Pourquoi cela s'arrêterait-il? C'est parfait! Les princes de l'esprit se déchaînent. Jusqu'ici ils battaient la mesure et comme des coups de poings nous lançaient leurs cris à la tête. En vain. Car nous sommes là. Nous n'avons pas à nous unir pour mal agir, il y a longtemps que nous sommes associés afin de faire ce que bon nous semble. Et tous les autres aussi ont déjà ce qu'ils méritent. N'ayez crainte, vous autres parents! Il me faut à présent retourner dans ma province. Mais racontez autour de vous que vous m'avez vu. Je le répéterai moi aussi aux autres. Nous racontons aux voisins, s'il s'agit de nos voisins, nous racontons aux enfants, s'il s'agit de nos enfants, que nous allons leur donner de la force. D'une main légère.

Et voilà que ces princes auto-proclamés, les princes de la poésie, se remettent à nous taper dessus, encore et encore. Mais une fois de plus ils ne tapent que sur leurs propres têtes. Le dernier coup nous revient. Que leurs crânes résonnent. Les touffes de cheveux tomberont, les touffes de chair tomberont, les pantalons tomberont. A partir de maintenant, il n'y aura plus que de la joie. Rien ne sera plus jamais triste. Jamais plus les hommes n'apprendront sous les gémissements, d'ailleurs ils n'apprendront plus jamais rien. Ils resteront entre eux, dès cet instant, oui dans leur propre milieu. Déjà nos bouches nous font mal, tant nos langues sont bien pendues, mais les choses vont se calmer. C'est merveilleux, nous nous sommes battus, et pouvons à présent fêter la victoire. C'est ce qu'on dit lorsque nous parlons sur toutes les chaînes. Apprendre à vaincre, c'est apprendre à fêter, et fermer les yeux. Du chant funèbre au chant d'allégresse. Ne parlons plus de tombeau ni de mort! Les prêtres du mensonge: leur parole est accusation. La nôtre est: mon poing sur la gueule, clac, boum! crac, la rotule! Quoi? - un dernier mot se dresse encore? A bas, le mot, et plus vite que ça! Que ferais-tu de nous, si on te laissait faire? Par ici, l'autre mot, le juste mot, toi qui ne sors pas d'un esprit confus et qui as fait de nous des rois! Voyez combien nous sommes inoffensifs lorsque nous gouvernons. Le principal c'est de gouverner. Nous ne faisons rien. Et nous n'avons rien fait. Le mot en question c'est: l'ordre. D'emblée ce mot est adopté par tous ceux qui aiment que l'ordre règne chez eux. Montre-toi un peu, mot, tu as fière allure! Mot familier! Si tu as besoin de te soulager, des portes d'or s'ouvrent également pour toi - sur ces portes, une plaque: "lieu d'aisance à l'usage des terroristes de la vertu". Entre sans hésiter, cher mot, tire la chasse! la chienlit, qu'elle aille pisser ailleurs! Tes père et mère honoreras, ton père surtout. Ta mère: de toute façon elle est toujours là, de par sa nature même. Chacun doit faire preuve de hardiesse. Chacun doit être à l'entraînement, qui sait qui surgira pour sentir notre fouet. Quand nous nous regardons, nous nous donnons la bonne réponse, phrase pour phrase, mot pour mot. On nous comprend. Chacun nous comprend. Nous rêvons de mettre tout le pays à la porte, ce pays où nous ne serons jamais que des accusés - devant quel tribunal? - mais alors où régnerions-nous et où

seraient les curieux qui nous admirent? Je crois qu'ils vont à Villach, s'amuser un bon coup. Ils ne sont pas d'ici. Mais ils aiment bien venir. Chez nous. L'arène se remplit de neige. Tous nous donnent raison si ça nous fait plaisir. Nous ne sommes pas leur complice. Et nous n'avons pas commandité de meurtre. On ne peut pas dire ça de nous. Dès le début nous avons abordé cette affaire en public: ce n'était pas nous, et ce n'étaient pas nos pères non plus. Impossible ... Enfin, allez savoir! C'était peut-être eux quand même, mais ça n'a rien changé. Ça ne leur a pas nui. Bon, d'accord, si vous y tenez vraiment, oui, c'était bien eux. Ces crimes répugnants, uniques: c'était eux. Il n'y en aura plus jamais de comme ça. Il était une fois... mais ce temps n'est plus. Jamais plus, jamais plus, nous l'affirmons. Et voici qu'à l'instant, à la radio, ils disent que c'était nous, bon, d'accord, si vous y tenez vraiment, c'était nous! Si nous avons blessé quelqu'un, nous le regrettons, mais n'avons-nous pas raison? Citoyens, n'écoutez pas vos princes de l'esprit, écoutez bien plutôt les princes des esprits. Il me faut à présent retourner dans ma province . Veillez à rester en vie et n'écoutez pas ceux qui aboient et croient à leurs aboiements. N'écoutez pas les indignés, et leurs pleurnicheries infantiles. Vivez heureux! Vous, les protégés! Soyez alertes, reposés! N'est-ce pas merveilleux? Autrefois nous étions la mort: nous l'avouons - faute avouée, faute pardonnée. Si vous y tenez vraiment , oui, d'accord, c'était nous! Aujourd'hui, nous sommes la vie éternelle : qu'est-ce que nous y pouvons! Il n'y a pas grande différence. Ils poussent des cris, mais nous, nous réclamons justice pour nous. Tout pour nous! Nous nous sommes excusés, nous nous sommes plus qu'excusés, pouvons-nous faire davantage!. A présent, regardons l'avenir . Nous sommes le salut qui nous attend après la mort, nous, les gens bien qui retournons à cette terre à laquelle nous en avons déjà sacrifié tant d'autres. L'acte que nous imaginions, nous osâmes l'accomplir. La terre nous acceptera bien, nous lui avons tant donné. Elle doit nous rembourser. Et nous devons y trouver notre compte. Vous êtes des protégés! Faut-il vraiment que je retourne dans ma province? Oui, c'est indispensable. Nous vivons, et n'est-ce pas magnifique, les amis, de vivre si bien, si intensément. Nous sommes gagnants, et ce depuis le début. Il n'est rien de plus beau, même si on ne

nous décerne aucun prix! Les récompenses doivent vous laisser indifférents. L'essentiel est de compter une fois pour toutes parmi les gagnants, et qu'on ne puisse plus vous déloger. Quand nous nous regardons, la peur soudain se fait petite. Oublié, le coin, le recoin où nous nous tenions! Tandis que la tente s'emplissait de furieux aux joues rouges débordants de joie. Nous sommes là et nous resterons là , plus personne n'aura à souffrir! Nous sommes particulièrement là pour tous ceux qui ne veulent pas souffrir. Ne veulent plus souffrir. Ne veulent plus être seuls. Etre étrangers. Etre bizarres. A part. S'isoler. Nous sommes contre bien des gens. Qui nous compte? Ce sont les voix des électeurs qui comptent. De toute façon les autres sont plus nombreux. Mais "tous" signifie plus que nombreux! Nous, nous sommes TOUS, quant à celui qui par hasard n'est pas encore avec nous, nous lui réglerons son compte. On verra bien qui pèse davantage, lui ou les autres - et le perdant devra payer. Mais il n'y aura pas de perdant, car aujourd'hui nous sommes tous gagnants. Chacun doit être ouvert, et non plus seulement à l'apparence. Mais à la vérité que nous disons, à l'éclat de notre lumière que beaucoup évitent encore. Mais plus pour longtemps. Nous nous montrerons indulgents, mais plus très longtemps. Tous ceux qui sont là – des gens bien, sérieux, travailleurs - nous réclament. Les autres, nombreux, ne comptent plus, car nous sommes là à présent. Nous sommes TOUS. Faut-il donc, faut-il donc que je retourne dans ma province . Nous sommes un pays rempli de curieux, jusqu'à la presse internationale qui nous observe dans notre refuge où nous jouons tels de jeunes poulains qui jettent leur gourme. Ils décident de ce qu'ils veulent voir. Tous ces journalistes, il faut leur mettre le harnais et leur imposer le joug. Ils actionnent le déclencheur. Nous actionnons la roue. Ils ne veulent jamais voir que ce qu'ils voient de toute façon. En ce moment, après des heures d'angoisse, je me demande si je dois quitter la scène ou passer au premier plan. Le mieux serait sûrement de quitter la scène tout en restant au premier plan, car je n'ai aucune envie de me fatiguer, sauf à la course !

Des personnalités de premier plan! Raisonnables! Raisonnables! La raison, c'est la septième merveille pour les natures d'exception, c'est dans les séjours qu'elle prospère et croît lorsqu'apparaît une image brillante qui me représente, moi et vous à mes côtés, mes petits gars, moi, le favori des dieux, oui, la lumière me met en évidence au moins tous les deux jours, et je me mets bien volontiers à sa disposition. Afin de continuer à jouer le cheval de trait dans les Länder. Pleurer, je ne peux pas maintenant. Il faut encore que je me rende dans les autres Länder. Terminés, les dénigrements, les diffamations tels que je les ai subis pendant dix ans. Je travaille pour le changement, petit. Tu t'en souviendras toute ta vie. Ne meurs pas! Non, approche, approche! Je ne veux pas être tel un homme sans honneur, réaliser les valeurs d'honneur est mon but, et apporteraient-elles la guerre dans le peuple, je le veux, je le veux, je suis prêt. Dans une telle situation, il faut être conséquent. J'ai vu comment ma famille, ma famille, ces êtres beaux, bons, intelligents, éclatants de blondeur eurent à souffrir à cause de la brutalité. Mais c'est surtout vers vous, les gars, que va ma passion, vers vous les braves, les bons. Vos noms coulent sur mes lèvres comme du bon vin, et c'est bien. Ceux des autres m'écorchent les oreilles. Ce sont des chiens qui mènent la république à sa perte. Je n'y tiens pas, moi. Eux, si. Dans des situations extraordinaires, il n'est pas interdit d'être intelligent. Amis, chers amis, je vous le dis, les fonctionnaires, le lundi soir, viennent timidement, en secret, puis le fleuve grossit peu à peu, il en vient toujours plus, toujours d'autres. Mes petits gars! Je suis des vôtres, je ne veux pas être traité comme un animal, je veux sortir. Que chaque soleil dispose de son propre studio où il pourra briller, telle est mon exigence. Je veux la vraie lumière, la lumière pure, mais si je ne la trouve pas, l'artificielle fera l'affaire. Approche, aide-moi contre mes ennemis, lumière! L'obscurité veut nous renverser et voir notre sol, mais nous ne le montrerons pas, ce sol dans lequel nous avons enfoui le silence. Ces crimes étaient si

épouvantablement criminels, je le dis sans indulgence. Aujourd'hui nous parlons ainsi et pensons autrement et ailleurs - vous ne le voyez pas, mais nous pensons nous aussi, mais autrement - ils étaient formidables, formidables! Epouvantables aussi, bien entendu. Soleil, ô cher soleil des salles de fitness, où les larmes des compagnons de lutte - vos larmes, mes petits gars - sécheront lorsque les poètes vous toucheront de leurs mots hardis. Mais nul de les entend dans le peuple. Ma décision cependant est irrévocable. Je regardai à la ronde et les vis, ces larmes de mes vieux et fidèles collaborateurs, esprits de la lumière. Pars, Nuit! Lumière, apporte de l'aide aux gens bien! Voici que l'on tente de me bâillonner en me prêtant certains propos - j'arrache en riant ce bâillon, à peine m'effleure-t-il, je m'échauffe, tiens, voilà du nouveau, du balai! c'est écrit noir sur blanc, mais je ne suis pas muet, du balai! Bon. J'envoie au front mes meilleurs compagnons d'arme, vous, les gars, réjouissez-vous! Que justice me soit rendue! me soit rendue! On pensait que j'allais faiblir? Non, je n'ai pas faibli. Je suis resté fort. Mais pour une fois je ne vous regarde pas dans les yeux. Vous voulez me persuader de rester? Eh bien soit, je reste avec plaisir, merci. Et puis non, je ne reste pas. Je cherche vos yeux, mes amis! Qu'on nous apporte à boire et à manger, à boire surtout! Rien pour les morts, ils n'aiment pas ça, à nous la boisson, rien pour les morts! Nous acceptons les dons charitables des honnêtes gens - flots de bière, eau bénite - ils ne compensent pas une goutte du sang de nos pères. A quoi servit leur sacrifice? Fut-il vain? Non! Jamais! Ils étaient dans le coup! Ils ont rêvé, des cauchemars, et ce serait en vain? Jamais de la vie! Nous prenons soin de la couvée rêveuse qui nous accompagne. En finir rapidement, tel est mon but. Ma famille ,les blonds, les braves, m'ont adressé sur mon portable des encouragements. Du balai, pressions et doutes! Disparaissez! Vais-je dévorer mon nouveau-né, le mouvement - maintenant ? Ou plus tard? Non, il est fort. Pas de mouvement sans moi, mais à présent nous sommes déjà

TOUS. Certes les autres restent plus nombreux. Mais nous sommes TOUS! Et tous très émus. Le reste, le ciel en rit! Nous, nous rions sur terre! Et ceux , nombreux, qui ne sont pas tous? Qui sont la majorité, mais qui ne comptent pas, car ils ont fait naufrage. Conduisent de faibles cylindrées, ont de faibles arguments, sont dans le faux et pas vraiment capables. Restent sains et saufs et donnent du lait au lieu de sang. Des faibles. Des vaches à traire. Ils ne méritent pas mieux, mes amis! Je supplie la terre qu'ils acceptent spontanément de payer, les faibles, de payer pour nous, de payer les langes dans lesquels nous les envelopperons, de payer la merde qui sort d'eux, de payer le lait qu'ils boivent, ces bâilleurs qui ouvrent leur gueule pour nous attraper, mais ils rêvent! Nous leur avons réservé des femmes, qu'ils les boivent tout leur soûl, ces braves gens! C'est vrai, non, les gars? Ensuite nous pourrons les traire, oui, nous les trairons! Et nous rirons. La justice n'en est qu'à ses premiers pas, nous la mettons sur la voie. Ce n'est pas trop nous demander! L'arbitre - le meilleur des gars, le premier - s'est pour la deuxième fois cassé le genou. Je le serre sur mon sein, il n'y a pas de lait, mon sein est celui d'un héros, viens, mon garçon, mords mon sein, que tes morsures y laissent des traces rouges, c'est bon. Je le connais si bien, ce gars, ce rude gaillard. Dieu soit loué, il n'était pas là lorsque je suis parti, il n'aurait pas compris mon geste. Je n'ai agi ainsi que pour m'approcher à nouveau et rester. Un tel homme ne s'amuse pas à courir pour rien, un tel homme a un but. Il périra misérablement, l'ami. Eh non. Il ne périra pas. Il fera son come-back. De son propre chef il amènera les voiles et sautera dans mes eaux, comme toujours. Il interprète ainsi mon départ: nous approchons! Je m'en vais, ils arrivent. J'arrive, ils s'en vont. Ils s'en vont tous dans le privé, hélas! Mais comment vous retenir plus longtemps. Avant qu'il n'y ait un nouveau malheur, rentrez chez vous, les gars, je n'ai pas d'autre choix. A présent que les cruches sont vides, nous aussi voulons nous montrer aimables, ne l'oubliez pas. Joli garçon, vois comme cette femme se montre

souveraine lors de la conférence de presse! Cette femme! Je n'aurais jamais cru cela d'elle! Extra, sa façon de parler! Le peuple déjà pris dans le réseau de ruse, elle parle, elle parle, tout à fait librement, mais que dit-elle? Qu'importe. Ce n'est pas ce qu'Apollon ordonna, ce n'est rien qui puisse tromper, ce n'est rien du tout. Bien sûr, cela vient de moi, mais ce n'est rien. Quand c'est moi qui le dis, c'est autre chose. Quand ELLE le dit, ce n'est rien. Ne vous en faites pas. Ce n'est rien. MOI seul existe. ELLE ne fait que parler. A travers moi. Moi seul existe. Quoi, femme, des reproches à cause de mes projets? Non, respecte la discipline, femme, toi et ton intellect finiront bien par accepter les choses. Je n'ai pas en vain nourri des dragons , en me riant d'eux, mon rêve le prouve : le mouvement se met en mouvement! Peut-être suis-je seul à pouvoir le saisir, mais en tout cas il se meut, il est là! A grands traits je vous bois! N'avez-vous pas entendu frapper? Ouvrez, les gars! C'est la conférence de presse qui vient à nous, puisque nous n'allons pas à elle! Entrez! Que cherchent donc ces étrangers, là où un homme est chez lui? Eux aussi doivent se soumettre à l'inéluctable. La soirée a été longue car nous savions que le lendemain nous serions encore là! Et nous ferons toute la lumière. Et en plus nos victimes nous escorterons ! Les cheveux dressés d'effroi. Nous ne faisons rien. Rien du tout. Nous sommes simplement là, chez nous, à la maison et notre maison, jamais, ne sera notre tombeau. Nul ne nous vient en aide. Si, le chancelier! mais son aide ne nous est pas d'un grand secours, il veut la justice, il veut que tout change, hélas, hélas, comme elle est loin la justice à présent! Oui, mes petits gars, prunelles de mes yeux! Nous sommes comme le jour et la nuit, une main entre nous ne s'insinuerait pas . Nous avons encore le temps. N'ayez crainte, les gars! Certains de mes fidèles - vous - vous êtes auprès de moi! Sympathiques, nos petites soirées privées, ensemble et dans la joie nous apprenons quelques langages du corps que les autres, les

grosses têtes, qui jamais ne seront dans le cœur du peuple, ne connaissent pas encore.

Ô langages, que nous dites-vous tous? Que nous dites-vous par votre mimique, tout au long de la soirée? Schreibner, mon garçon, et toi aussi, Herbert, me montres-tu ainsi que tu protestes contre ma décision? Quelles que soient vos réactions, vous m'êtes tous amis sincères. Vous savez que le sacrifice, c'est ensemble que nous le préparerons. De partout affluent lumières, cris aigus, appels à l'aide. L'obscurité rend aveugle, mais nous, nous sommes dans la lumière. Que tout le pouvoir aille aux vaillants, au sang non mêlé. Il n'y a plus rien chez nous qui contrarie mes projets, sauf quelques petits obstacles que nous balaierons aisément. Nombreux sont ceux qui s'informent. A tous, à tous nous ouvrons. Même à ceux qui ne demandent rien nous nous ouvrons complètement, mais attention: sans les laisser entrer! Qu'ils commencent par vaincre dans leur cœur la révolte qui gronde contre nous, et qu'ils célèbrent en nous les vainqueurs! Tenez, cette boucle de ma tête, je vous la dédie, tardivement, certes, mais il n'empêche. Pour ceux qui n'ont toujours pas compris que nous sommes enfin revenus au pays après une longue traversée: quoique nous fassions, de juste ou d'injuste, c'est nous qui le faisons, sans jamais le dissimuler sous le voile. Nous le disons ouvertement, et ceux qui n'ont toujours pas compris: le ciel se rira d'eux, surtout lorsqu'il appelleront à l'aide. Absolument. Nul ne soupçonne rien. Nous sommes TOUS, parce que nous sommes toujours ensemble! Les autres sont juste nombreux! Ils sont simplement nombreux! Nombreux, c'est tout! Nous, nourris comme frères et sœurs, nous nous nourrissons d'eux à présent. Les morts se lèvent quand le soleil se couche. Nous nous levons quand il se lève, pour nous mettre en mouvement. Et à midi, au foyer de la presse, lors de la conférence de presse du chef du Land, nous fondons sur la proie, lavons des têtes, réglons des comptes. Les autres ne sont plus que la majorité - nous nous sommes TOUS! Par bien des aspects la scène est épouvantable, à peine pouvons-nous respirer ou ouvrir les yeux sous l'eau que nous éliminons. Le portier à la porte, ma foi, ne sera guère aimable. Par la force nous en ferons un ami qui me comprendra un

peu. L'émission de télévision "Le temps en images" ruisselle de haine! Permets-moi de te dire une chose: les images restent et le temps passe, mais nous, nous sommes orfèvres en image, et ce depuis longtemps, depuis toujours. Quant au temps, bientôt il sera nôtre, attendez un peu. Nous l'obligeons à laisser passer quatre années, puis quatre encore, ensuite plus d'importance. Aujourd'hui il ne reste plus dans le studio du "Temps en images" que trois journalistes autrichiens de gauche, mais patience, eux aussi s'en iront. Et NOUS viendrons. Et resterons. Nous viendrons toujours, et chaque fois nous aurons l'air tout neuf, et nous serons unis en un seul fleuve - une fois qu'ils seront partis, au cours du journal nocturne, ces maudits dont chacun connaît le nom, les cheveux hérissés, le cri perçant, c'est fini à présent. Et quand ils seront partis, alors nous viendrons pour de bon. Nous sommes toujours ceux qui arrivent et apportons la nouveauté, c'est pourquoi on nous aime. A la ville comme à la campagne. On s'abreuve de nous comme de la terre nourricière. Eux sont les partants, et partir signifie toujours: bon vent! Bon débarras! Bon vent surtout à ces trois journalistes de l'ORF, grands accoucheurs de la négativité. Ils n'ont pas entendu frapper à la porte, eux non plus? Tout au long de ces années? Il n'y a pas eu que la conférence de presse. D'autres avaient déjà frappé. Mais si, ils ont entendu, avant même qu'on frappe à la porte ils avaient compris notre pensée, mais ils n'ont pas voulu passer pour des veaux. A présent je franchis le seuil, j'entre tout en sortant. Je dois en effet retourner dans mon Land, ruse à l'intention d'Apollon et de la première et deuxième chaîne de télévision allemande. Soit, je m'excuse. Debout, mes amis, regardez-moi, venez à moi, marchons ensemble, vous êtes TOUS! je vous le dis, vous l'êtes, buvez à longs traits et tenez la bride haute! hop là! Adieu, limite supérieure! Exit limite inférieure! Nous devons nous concerter avec le centre, puis, insatiable avidité, prendre à chacun autant, les uns ont beaucoup moins de peine à donner que d'autres. Les autres doivent apprendre, Grasser, mon garçon, retourne donc quelque temps au gynécée, pour apprendre! Nous avons deux mots à te dire! Les autres eux donnent volontiers, car c'est nous qui encaissons, pour la bonne cause. Le reste ne donne rien. Canailles. Princes des morts. Que vos noms soient bannis. Ô vie

humaine, une ombre change si vite le bonheur en malheur! Allons, nous vous apportons le soleil! Vous ne pigez toujours pas? Et pour finir les coups bas passeront haut la main, ainsi nous garderons la main haute sur tout. **Voilà. On maintenant on a les choses en main**! Moi, objet d'un désir plein de haine, je leur échappe, ils m'ont perdu. Voilà. Je m'en vais maintenant. Et que ceux qui jamais ne m'ont été utiles s'en aillent aussi, jamais plus ils ne trouveront en moi une étoffe. Ils trouveront en moi le maître qui taille l'étoffe. Mieux vaut une fin dans l'effroi que pas de fin et pas d'effroi. Quel sens aura désormais pour vous la vie journalistique? - Elle n'en aura plus du tout! Vous n'aurez plus personne sur qui déverser comme vous l'avez fait sur moi la haine idéologique de gauche et le mépris humain idéologique de gauche pour les gens bien, car maintenant que je m'en vais, je suis totalement là, et je suis TOUS. Que pensez-vous de mon idée? C'est une idée formidable , vous pouvez me la confier sans crainte, elle est de moi de toute façon. Ceux qui sont nombreux ne le sont pas beaucoup plus que nous. Mais nous, nous sommes tous, et donc nous sommes tout. Il n'y a pas à discuter. Les pires de tous - c'est ceux que l'on dit nombreux ! J'éprouve un sentiment de bonheur, après des heures d'angoisse, j'ai pris la bonne décision. Si vous y tenez, je m'excuse pour le temps, mauvais, et aussi pour la catastrophe qui l'accompagne. Cette avalanche, je l'excuse aussi, cependant, à cause d'elle, les skis aujourd'hui doivent rester à l'écurie. La stratégie de la gauche est contrariée. Je suis à la fois parti et ici, exit l'homme, le méchant, avide de vivre! En partant, je suis entré, entré vraiment, je retourne chez moi, honoré des dieux, sortir du sein maternel et y revenir aussitôt, c'est toute l'astuce! Mère, attends encore! Je reviens! Je retourne juste un peu dans mon Land. Pour moi la solitude n'est plus en vigueur. Je vais et je viens, homme contre homme, épée contre épée. Chacun paie de sa mort. Moi je ne paie pas, car je franchis le seuil, d'avant en arrière, d'avant en arrière. Mais indécis - jamais! La mort ne me trouvera pas. Aucun souffle d'adieu ne m'effleurera, dissipé, le souffle, fugitive la douleur. Comme chef de la province j'ai un rôle à jouer et peux aider à mettre sur pied une bonne équipe, déjà je fais brûler la bûche! Elle brûle depuis que j'ai quitté le sein maternel et conçu l'itinéraire exact, la

route du feu. Une rumeur s'élève autour de mon cœur: Vengeance pour ton père! Vengeance! Tue le pays, tue ta mère, tue-la, mais elles deviennent de plus en plus nombreuses, les femmes, élevant un rempart devant la tombe, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des mères. Mère on le reste, une vie entière! Vengeance, mère! Tu es pour, toi aussi, n'est-ce pas? Serais-tu contre par hasard? Laisse les mangeurs de feu former des mers de lumière, ils ne feront que s'y noyer eux-mêmes. Et nous, de sauter sur nos planches à voile, pour aller orner les tombeaux de nos pères, de nos propres corps.! Sautons sur nos planches! Jésus, descends de là! Nous prenons ta place! Oui. Vous avez compris, même si vous n'acceptez pas la décision. Il faut juste que je passe un coup de fil au chancelier. Je me suis aperçu que lui non plus ne savait pas trop s'il devait se réjouir, ou s'il trouvait l'affaire trop compliquée. Il s'interroge encore, oui, cet homme pense, il pense, aucun doute là-dessus, je le vois à son visage. Il propose. Mais moi je dispose. Lui aussi m'appartient, dans la mesure où je m'en vais. Voilà, c'est fait. Il peut en être sûr. Est-ce que je vous manquerai? Oh oui, combien! C'est évident. A présent on applaudit beaucoup, on exagère beaucoup. Et maintenant, plongeons, la tête la première, dans ce journal, puis dans cet autre. Quoi, la tête de Grasser en gros titre? Dehors, sale tête! Se taire comme nos pères lorsqu'ils moururent? Jamais! Je te jette comme on jette des ordures! Quant à Koepfler! Ne cille pas. Koepfler! Silence! Qui parle? Vous? Vous les gars, j'ai renoncé à vous écrire une lettre. Je préfère vous parler franc, à ma manière. Je retourne dans ma province, en tant que gouverneur. J'essaie de rassurer le chancelier. J'apaise son désir d'être tout et tout seul en une personne: la sienne. Il veut même être Dieu, c'est pourquoi il l'a fait. A sa place, je n'avalerais pas la couleuvre! Mais non. Il avale, il avale, courageux, cet homme, je dois le reconnaître. Espérons que ses sacrifices seront récompensés. Avec lui on n'a pas un jour ceci, un jour cela, et pourtant c'est chaque fois différent. Les yeux doux que peut vous faire l'espoir, le chancelier l'a compris cette année! A quoi bon spécifier que lui aussi est moi? Oui, il est moi, mon plus cher trésor! Difficile à comprendre, je sais: il voyait de ses propres yeux ce qu'il désirait depuis toujours, et finalement, c'est moi qu'il a attrapé! A quoi bon le lui dire? Ça

apporterait quoi? Il le sait bien, au fond de son cœur. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire qu'il le sache. Il veut uniquement être moi et moi seul! Et en plus être beau. Il n'a pas longtemps supporté la débauche dans la maison , mais à présent je quitte la maison, je m'en vais, les courtisans lui restent. Riess-Passer, Madame Riess, avec moi. Mère! ? Nous avons été témoins de la façon dont mon père fut trahi par la ruse d'une femme du pays, le pays: une femme. Une petite boulotte. Une petite boulotte, riche et méchante. Le pays vaincu : une femme. Moi, jamais vaincu: par un homme. Vous mes petits gars, vous êtes les sauveurs, vous sauvez tout. Moi y compris. Enfin. A vrai dire je me sauve bien moi-même. Ceux qui sont nombreux ne comptent plus. Tous comptent, ils doivent bien savoir compter jusque trois, chez nous on n'a pas besoin de plus: moi, Riess, Westenthaler. La trinité. Je n'ai pas de feu , mais je ne suis pas de glace non plus. Je ne suis pas soumis aux femmes à la peau flasque. Trop peu pour moi. Seul compte le combat des princes contre les Dieux, pour s'approprier le pays. Quand j'ai convenu d'une chose, je m'y tiens. Nous sommes d'un autre bois. A ces mots, le chancelier m'a semblé rassuré . Il m'a donné une tape sur la tête: d'un autre bois! Ces conversations franches, il n'en avait guère l'habitude, apparemment, sous l'ancien gouvernement. Boehmdorfer, sors du lit, en avant marche, mon vieux, ne te laisse pas retenir par l'ardeur lubrique des femmes! Aussitôt il tombe du lit. Joyeux comme toujours, méditant avec moi la vengeance, flèche empennée de haine prête à fondre sur tout se qui se dresse contre moi. Depuis des années et des années. Jusqu'à ce jour les victimes chantent des chants funèbres et se lamentent. A la télévision nous ne réparerons rien, même si cela devait durer jusqu'au jour du jugement dernier. Hélas, cela sera-t-il la fin? Que non, que non! Car même ce jour-là nous ne nous excuserons pas! Nous dévorons tout, nous les dénonçons tous, notre rayon jaillit tel l'éclair, jusqu'à ce que des taches rouges désignent : la cavalière, la peste. Et nous, d'une main tachée de sang, de désigner sur son foyer le plat tout préparé. Nous témoignons de nous même, c'est tout, nous ne témoignons de rien d'autre, dûssions-nous payer et repayer l'amende. Nous portons témoignage, même devant la justice, mais comparez nos pas et vous verrez: l'un va vite, l'autre ne va pas du tout. La

faute, écume des temps anciens, bouillonne! Mais nous savons nager, nous savons même plonger! Nous nous sommes engendrés nous-mêmes, en accord avec notre mère. Le prix de l'électricité et celui des loyers, nous le baisserons, à peine nés, nous tournons le pouce vers le bas, et la misère aussi baissera grâce à nous, et nous écraserons tout de la semelle, et du talon, c'est bien pour ça que nous sommes là! La mère, le pays, le foyer, voilà ce que nous honorons et protégeons, nous sommes d'excellente facture! Sommes déjà rentrés au pays, avant d'en être complètement partis. Mais l'entre deux, c'est pas de la petite bière, et nous le proclamons à coup de sentences puissantes. Bon. A l'autre bout de la ligne quelqu'un en tombe du lit. C'est Boehmdorfer, oui mon garçon, lui aussi, que tu as vu se coucher comme tu dis, mais personne ne te croira, il niera tout. Passons. Il se lève enfin. Ses idées sur le droit, à présent il va pouvoir les réaliser, à bon droit. Où sont ses charentaises? Il est des nôtres, d'excellente facture, je l'ai taillé moi-même. Je savais ce que je faisais à l'aide de votre esprit servile, les gars! Etonnant, non? Vous n'avez pas l'habitude, hein? Je le dis sans équivoque, ô mon pays, île aujourd'hui conspuée, séjour des maudits. Je finirai bien par te tailler à ma mesure, jusqu'à ce que tous soient effectivement tous. Je ne ferai rien de plus. Non, je ne veux vraiment pas faire plus. Rien de plus, rien de moins. Sol béni, heureusement que je suis là! Pays, tu es là, toi aussi, ça alors, salut vous tous! Salut à vous, salut à moi, je me soigne et vous soigne! Mais je perçois maintes pleurs, malheur à moi! Ceux-là je leur ferai mal, je les mordrai cruellement, afin qu'eux aussi aient une bonne raison. Dans cette brève nuit - nuit de la décision - le sommeil sera bref. La décision est prise, s'abat sur le sol tel un jeune arbre. La maison en est-elle abattue pour autant? Suis-je, moi, abattu? Qu'importe ce qui sombre si j'échappe au naufrage. Vous, les agneaux, et moi, le fin limier, il y a longtemps que je le savais. Le pays a besoin de moi qui ne parle jamais par énigmes, et dis les choses sans fard. Voyez. C'est cela dont le pays a besoin. Quoi? J'aurais violé les limites du droit? Nombreux sont ceux qui me serrèrent la main droite, la main chaude, comme lorsqu'on exprime des condoléances, et j'étais de bonne humeur. Ma décision est juste. D'homme à homme nulle timidité, l'homme parle ouvertement et

arrive vite au but et ailleurs aussi. J'annonce au pays qu'un fils lui est mort, qui le croit n'en sera pas heureux. Je dois transmettre un message à mon père, malheur sur moi, dit le pays, je lui ai fait tort, ta parole à présent m'anéantit, père! Je te venge, semblable au vent du matin. Et voici que souffle un tout autre vent. Sens-tu, père, comme il souffle? comme s'enfle ma voile? O malédiction de notre maison et de tant d'autres, je vois tout ce qui est encore loin de toi et regarde, pays, je te l'apporte, je te renvoie de la monnaie de ta pièce, j'apporte le message, terrible et doux à la fois, que tous sont réellement tous. Pas un de plus, pas un de moins. Tous: absolument tous! Rendez-vous compte! Le meurtre exige le meurtre! Et tant de meurtres n'ont pas encore été restitués, qui à présent demandent leur dû. Le reste de la majorité - les écouter est horrible, lamentable, on dirait des chants d'enfants, malheur sur moi, malheur sur moi, ils ne trouvent rien d'autre à dire! Ils ne reconnaissent pas le chemin que les dieux prescrivent. La joie me reçoit, des amis me reçoivent, voyez, les gars, le chef a retrouvé sa place en Carinthie, où les pistes de ski brillent dans la lumière. Nous n'avons plus besoin d'incendies. Nous brûlons de nous venger et de découvrir ceux qui sont encore en vie et germent dans le sang paternel. Le soleil y suffit, qu'il se montre à présent! Et reste! Comme nous. J'ai pris ma décision, et en suis naturellement bien content. Vous y avez assisté, vous avez lutté avec moi, je le tiens du père et l'apporte au pays, ce message qui sonne si bien aux oreilles et a si mauvais goût lorsqu'on doit l'avaler. Sainte terre. Tombeau sacré, où reposent si nombreux les gens bien, les meilleurs de nos fils, bafoués, dans la crasse, que les autres, ceux qui sont nombreux, charrient constamment dans notre couche. Aucun de ceux qui possèdent une grosse cylindrée et un moteur puissant ne sera exclu du sacrifice. La majorité n'est plus formée que de quelques uns qui nous méprisent et que nous ne prisons pas. Mais voyez, le soleil s'incline vers nous. Bon, l'heure est venue. Le seigneur des ruses se prépare, je suis en Carinthie. Voyageur, dis, si l'on t'interroge, que tu m'as vu étendu, en bas, là où sont les ombres. Nous sommes, si l'on demande après nous, revenu en haut depuis longtemps, nous nageons là, écume nuageuse, dans la montagne, des voyageurs, enfants encore mais d'autant plus âgés, d'autant

plus rapides, n'ayez crainte! Nous ne sommes pas encore capables de tout, mais nous apprendrons ce que nous ne savons pas encore faire. Dieu soleil, montre à tes enfants le chemin de la banque, qu'ils s'y couchent dans des coffres, non point pour pleurer, mais pour s'asseoir sur les intérêts. Je n'ai pas froid aux yeux! Ces derniers temps mes collaborateurs n'avaient pas la vie facile à cause de mes multiples casquettes, aujourd'hui le travail nous est plus facile, ma femme, ma brave et bonne épouse m'encourage de surcroît; et vous les gars, votre seule vue m'encourage également. Sans oublier notre maison commune dans la patrie, cette maison de maître, ce fief que le destin m'octroya, sous forme de don, non de prêt. La maison, la vallée d'où je viens, depuis vingt ans et plus avec le même message. Oui, je tiens mes promesses, et que personne ne cherche à m'arrêter! Il est temps de dormir, afin que tu te réveilles, pays! Tu as fait le mort bien longtemps, hein? Terminé maintenant. Tu as vu combien j'ai du lutter contre moi-même. Jour du retour, patrie, patrie, lieu de tous les départs, de toutes les arrivées, mais l'entre-deux compte aussi, et le fait d'être entre amis qui tout en bas entonnent un hymne à notre gloire. Repensons sérieusement à ce qui s'est passé. Ah oui, ça me revient. Je téléphone beaucoup à mes amis du gouvernement. Je téléphone, je parle, je discours, sincèrement, naturellement, comme si je me disais à moi-même que rien n'a changé et que rien ne changera, et qu'à l'avenir aussi je resterai en contact étroit avec eux, sincère, comme toujours. Car le petit homme a besoin de sa petite maison. Mais le pays a besoin de moi. Père! Père! Protège la justice, et protège également son ministre! Et pendant que tu y es, tous les autres ministres! Protège-les de la presse! Surtout. Relève-le, ne l'abandonne pas, aide-le plutôt - car il est entouré d'ennemis et de meurtriers - à garder la tête froide, oui, c'est bien comme ça: relève-le, qu'il se dresse dans la poussière! Je t'y aiderai! Les procès, les nôtres, lui avec moi, moi avec lui, suivent encore leurs étroites voies de fourmis. Les dents de cet homme flamboient lorsqu'il parle de dévorer le cœur de semi-morts avant qu'ils ne s'éveillent à la Cour des Comptes comme présidents. L'issue de bien des procès est encore ouverte, peu sont élus, comme moi, se dressent dans la poussière avec moi, et s'adressent à tous. Et prononcent la sentence! Père!

Nous qui avons été élevés, nous te paierons notre dette au double, au triple, au centuple, pas vrai, les gars? Je m'occuperai même en personne des moindres détails, et des choses importantes encore plus, naturellement! L'ouverture de la campagne électorale pour la chambre économique à Poertschach, quel événement, splendide, digne d'un roi! Une salle comble, une ambiance du tonnerre. Même l'autre gars, celui que j'appelle Rechner est là, l'air buté. L'un dispense la justice, les autres des largesses, qui de l'argent, qui une voiture, qui des voyages en avion, mais c'est moi et mon bolide que le pays attend, ce pays source de toute nourriture, ce pays si endurant. Je suis son roi, son seigneur, son frère aussi, ainsi que son ami, et nous nous donnons l'accolade fraternelle. Mon père est encore tout entier sous le joug de la souffrance, sa femme sous le harnais des tâches ménagères, très motivée. Je marche la main dans la main, avec tous, je suis vraiment très content d'avoir choisi ce ministre-ci, et celui-là aussi, d'un tel et un tel je suis à vrai dire un peu moins content, eh oui, celui qui a mal choisi, c'est moi. Celui-ci, une douleur l'a trop tôt pris dans ses rets, et le voilà parti, malgré ses paroles sincères. Même si la charge principale n'incombe qu'à nul autre que MOI, et si de MOI la gauche haineuse fait un démon aux yeux du monde entier, rétrospectivement je n'agirais pas autrement que je ne l'ai fait. Comme ça et pas autrement. Ne plus engendrer, ne plus être fils, ne plus être soleil, quant à la faute: là aussi, ça suffit! La faute - un simple enfantillage. Les femmes sans enfants - à partir d'aujourd'hui - aucune. Mais toi, mais toi, la grande gueule: oui moi, je veille sur le pays et sur cette porte, que dorénavant ne franchira : personne. Je suis TOUS. Avec le regard clair de celui qui jamais n'a fait le deuil du père: Je vois - la liberté: Je la chasse. L'obscurité: Je ne la vois pas. JE me sens lié aux tempêtes. La sérénité, JE la retrouverai avec le temps. Ce qui est caché, JE le rendrai visible. Et JE serai l'ombre, au cas où se produirait : quelque chose. JE fais tout cela pour : VOUS. JE peux vous délivrer de vos soucis. Ainsi NOUS confondrons ceux qui, sous l'influence de la perte de pouvoir, étaient prêts à NOUS dénoncer à l'étranger. Pouvoir ME regarder dans le miroir- je le veux. MOI non plus ne veux pas hésiter. JE veux aussi être mon père. Ne dis pas Mère! Dis Père! Ne dis pas Mère! Dis

Père! Et tire ton épée! JE veux aussi être les morts. JE veux aussi être une main vaillante et secourable! JE n'ai nul besoin d'un voile devant les yeux pour ne pas voir les victimes assassinées.
JE VEUX - moi aussi - les détruire tous. JE VEUX - moi aussi- être tous. NE VEUX pas être une pierre sur une autre pierre. JE VEUX - moi aussi - être la liberté. JE VEUX - moi aussi - être l'enfant du père. Dis-le, père, dis-le, mère, dis-le, père, dis-le mère. Comme moi je le dis! Comme je le dis, moi! Moi, depuis tout ce temps!